NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

124 N° 3 Julio-Septiembre 2002

Mission, dialogue interreligieux et salut. Pour une lecture historique et spirituelle de l'Écriture

Antoine GUGGENHEIM

p. 415 - 434

https://www.nrt.be/es/articulos/mission-dialogue-interreligieux-et-salut-pour-une-lecture-historique-et-spirituelle-de-l-ecriture-546

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 124 (2002) 415-434
A. GUGGENHEIM

Mission, dialogue interreligieux et salut. Pour une lecture historique et spirituelle de l'Écriture

«Mission» et «dialogue» sont des concepts théologiques aussi complémentaires que difficiles à articuler. Autant le mot «mission» appartient à la lettre de l'Écriture, autant «dialogue» ne lui appartient pas. Et pourtant, le dialogue des libertés n'est-il pas au principe et au terme des relations spirituelles instaurées par l'élection entre Dieu et Israël, entre Israël et les Nations, entre le Christ, l'Église et l'Humanité[1]? L'un et l'autre concepts ne sont-ils pas essentiels au cheminement historique et spirituel du dessein divin de salut? Une lecture de l'Écriture attentive à son double sens littéral et spirituel, doit nous aider à répondre à ces questions.

I. – Un principe de lecture de l'Écriture

1. «Les réalités historiques… sont à comprendre spirituellement… les réalités spirituelles… sont à comprendre historiquement».

Le sens littéral et spirituel du récit biblique de l'œuvre du salut, expression et fruit de l'intelligence de la foi de générations d'auteurs et de lecteurs de l'Écriture Sainte, est une conséquence de la double signification historique et spirituelle des réalités du salut elles-mêmes. Le lien de l'Histoire et de l'Esprit concerne Dieu et l'homme comme «auteurs» de l'Alliance avant de les concerner comme auteurs de l'Écriture. C'est pourquoi l'interprétation littérale et spirituelle de l'Écriture est un principe antérieur et intérieur à l'acte de sa lecture théologique.

> Les réalités historiques ont… une profondeur, elles sont à comprendre spirituellement: *Historika pneumatikôs*; et en revanche, les

1. BUBER M., *Je et Tu*, Paris, Aubier, 1994 (1923), 172 p. Voir aussi *Deux types de foi. Foi chrétienne et foi juive*, Paris, Cerf, 1991 (1950), 169 p.

> réalités spirituelles apparaissent en devenir, elles sont à comprendre historiquement: *pneumatika historikôs.* La Bible, qui contient la révélation du salut, contient donc aussi, à sa manière, l'histoire du monde[2].

En reliant la possibilité de lire «l'histoire du monde» dans «la Bible» et la Bible en relation à l'histoire du monde, à l'intelligence historique et spirituelle des réalités du salut, Henri de Lubac englobe la problématique de la mission et du dialogue à l'intérieur de la question du sens littéral et spirituel de l'Écriture. Parce que les réalités du salut dont parle l'Écriture ont un sens historique et spirituel, il y a un lien entre l'histoire sainte et l'histoire universelle, et ce lien peut être connu de nous et mis en œuvre par nous dans une certaine mesure, par la «mission» et le «dialogue». La mission et le dialogue sont non seulement des réalités du salut qu'il faut comprendre historiquement et spirituellement, comme toutes les autres réalités du salut; par eux s'atteste et parvient à son achèvement le sens historique et spirituel d'elles toutes. On ne peut donc entrer dans l'intelligence théologique de ce que signifient la mission et le dialogue qu'en comprenant toute l'Écriture de manière historique et spirituelle. La culture moderne, en absolutisant la méthode de la science historique positive, non seulement distingue mais risque de séparer l'Histoire et l'Esprit; ce qui est théologiquement difficile à tenir. «La Bible, qui contient la révélation du salut, contient *donc* aussi, à sa manière, l'histoire du monde». Henri de Lubac indique dans cette phrase les conditions de possibilité d'une théologie de la mission et du dialogue dont l'Écriture soit vraiment «l'âme». Loin d'être dépassée, sa réflexion trouve donc aujourd'hui sa pleine actualité.

2. Signification de la lecture littérale et spirituelle de l'Écriture pour la théologie de la mission et du dialogue interreligieux

Le salut est lui-même une réalité historique et spirituelle; rien du salut ne se prépare sans le temps; mais si le temps ne préparait rien de plus que lui-même, il ne préparerait rien. Les réalités du

---

2. DE LUBAC H., *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*, Paris, Cerf, 1938, p. 119. La réflexion d'Henri de Lubac sur la mission et le dialogue des religions est déjà ancienne; il n'est pas sûr qu'elle ait été pleinement assimilée par ceux qui méditent aujourd'hui la question, comme en témoignent les difficultés diverses que suscitent les actes et les enseignements de Jean-Paul II (Jérusalem, Assise, *Redemptoris missio*, …).

salut de l'ancienne et de la nouvelle Alliance contribuent à l'œuvre du salut parce que leur *présence* est *réelle mais transitoire*, parce qu'elles portent la *mémoire de leur propre genèse* et parce qu'elles anticipent leur *consommation éternelle*, dont elles sont la prophétie et le sacrement. Les réalités du salut — paroles, événements, institutions, personnes et leur devenir même — sont telles, parce qu'elles ont la structure du «mémorial», ou de la «figure». Elles sont salutaires parce qu'en elles Histoire et Esprit s'unissent. Sinon elles ne seraient ni des *paroles*, ni des *événements*, ni des *institutions,* ni des *réalités* du *salut*. Sans l'Histoire, l'Esprit n'est qu'un fantôme; sans l'Esprit, l'Histoire s'évanouit. Le lien de l'Histoire et de l'Esprit est donc essentiel à l'acte de foi chrétien. Les concepts bibliques de mémorial ou de figure expriment la dimension historique et spirituelle des réalités du salut. La foi biblique révèle que l'Histoire est riche d'un secret que la raison théologique doit méditer, mais qu'elle peut aussi gaspiller. L'Écriture, qui est une des réalités du salut, qui «contient» la révélation du salut, possède donc en son entier la structure d'un mémorial: elle a un sens littéral et spirituel. La lettre de l'Écriture sainte fait mémoire de l'histoire du *salut*, la représente à son lecteur et en annonce l'achèvement[3]. Le sens littéral ou historique de l'Écriture est un mémorial spirituel du salut, ou n'est pas un sens littéral. La triple extase temporelle des réalités du salut fait l'unité de l'Écriture. Elle appartient déjà à la lettre de l'ancienne Alliance. Elle enveloppe la distinction de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, qui la suppose et la confirme. La lecture spirituelle de l'ancienne Alliance à la lumière de la nouvelle atteste que, par l'œuvre rédemptrice du Messie, la plénitude et la nouveauté de l'Esprit sont déjà et toujours davantage répandues dans la lettre de l'Écriture sainte pour révéler prophétiquement au croyant le sens de l'histoire du salut.

Beaucoup de difficultés pour vivre et comprendre l'élan missionnaire de l'Église seront résolues si l'on unit, sans les confondre ni les séparer, le sens littéral et le sens spirituel de l'Écriture pour réfléchir les dimensions historiques et spirituelles de l'Église. Pour bâtir une ecclésiologie, unir et distinguer dans l'Église sa dimension historique et sa dimension spirituelle est plus précis et plus clair, plus biblique et plus théologique, que de recourir au

3. L'exégèse contemporaine a montré comment cela s'atteste dans l'histoire de la rédaction de la lettre et sa structure même.

couple de concepts visible et invisible[4]. La contrariété du visible et de l'invisible a gêné les Réformateurs et ceux qui dialoguèrent avec eux pour interpréter la doctrine de l'Église. Pour comprendre la double nature de l'Église, analogue au mystère du Verbe incarné, visible et invisible est en effet un couple de concepts limité par la contrariété de ses termes; affirmés conjointement de l'Église, ils restent exclusivement et statiquement opposés l'un à l'autre, alors que la dimension «spirituelle» de l'Église signifie précisément l'accomplissement et la récapitulation dynamique de ce que prépare l'«histoire» du salut, de son commencement à sa consommation, le dépassement et la confirmation éternels et déjà donnés en germe dans le temps de ce qui advient dans l'histoire des libertés. La «nouveauté de l'esprit» (2 Co 3), à la fois ultime et toujours jaillissante, consiste dans le fait que l'accomplissement gracieux et parfait de l'origine est constamment anticipé et toujours davantage accompli dans l'Église. Par l'union de l'historique et du spirituel, le don de la création se déploie et son achèvement surnaturel s'inaugure dans l'Église, plérôme du Christ (Ep 1,23).

La lecture littérale et spirituelle de l'Écriture permet de manifester l'unité du dessein divin à l'œuvre dans l'histoire[5]. Ses différentes phases sont réellement distinctes historiquement, tout en étant tendues par une même intention de l'Esprit. L'œuvre de l'Esprit en chacun de ces moments de la dispensation divine du salut est vraiment une, tout en étant vraiment distincte historiquement. Il faut interpréter ce qui est révélé et accompli en chacun à la lumière de ce que le Christ a révélé et accompli dans l'Esprit Saint à la plénitude des temps; mais sans anticiper sur l'histoire du dessein salvifique. C'est ainsi qu'on évitera de canoniser hâtivement la «préparation» et la «figure», comme si l'œuvre de l'Esprit y était déjà achevée, ou de porter sur elles un jugement spirituel anachronique, qui rejette comme de la paille

4. Cf. *Lumen Gentium* n^os^ 8 et 2.

5. La doctrine catholique de la «foi implicite» est solidaire de cette intelligence littérale et spirituelle de l'Écriture. «Tout en désapprouvant profondément la doctrine romaine de la *fides implicita*, il faut reconnaître que l'un des mérites indubitables de cette doctrine, c'est l'élément de permanence qu'elle donne à la foi, en faisant participer le croyant à la foi collective de l'Église», TORRANCE T.F., *Les réformateurs et la fin des temps*, coll. Cahiers théologiques, 35, Neuchâtel / Paris, Delachaux et Nestlé, 1955, p. 22; cf. DE LUBAC H., *La foi chrétienne. Essai sur la structure du Symbole des Apôtres*, Paris, Aubier, 1969, p. 188.

ou comme de l'ivraie le grain qui lève pour que se célèbre l'Eucharistie[6]. La métaphore de la naissance, ou de la conception, peut nous aider à le comprendre. Le temps de la plénitude confirme et révèle l'intention divine à l'œuvre dans l'histoire comme le contact d'un corps confirme et révèle la vérité de l'ombre qui annonçait sa venue (Lc 1,35; Col 2,16).

La plénitude du dessein divin éclaire l'histoire de son long développement; l'histoire du dessein divin annonce la richesse de son accomplissement. L'une et l'autre lumières sont nécessaires à l'intelligence théologique de la mission de l'Église, fruit de la plénitude des temps. Nous lirons d'abord l'histoire de l'ancienne Alliance à la lumière de la nouvelle (cf. *infra*, II), puis le déploiement de la nouvelle Alliance comme l'accomplissement de l'ancienne (cf. *infra*, III). Notre point de départ sera donc la lettre des Écritures de l'ancienne Alliance, reçues et interprétées dans l'Esprit répandu à la plénitude des temps (Lc 24,45).

II. – «Écoute Israël! Le Seigneur est l'Unique». De l'épreuve du Mont Carmel au pèlerinage des Nations à Jérusalem

1. La monolâtrie d'Israël, condition fondamentale du dialogue religieux

La monolâtrie est prescrite par Dieu au Peuple libéré de l'esclavage d'Égypte au cœur des Dix Paroles de Vie: «Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. Tu ne te feras pas d'idole» (Ex 20,3-4). Elle met le Peuple de l'Alliance en position de dialogue avec YHWH dans le culte et dans toute sa vie, par l'affirmation de sa souveraineté exclusive sur le Peuple qu'il s'est acquis: «Tu ne prononceras pas à tort le Nom de YHWH ton Dieu» (Ex 20,7). Elle institue pour le Peuple un culte particulier, mémorial de la création et de l'histoire du salut: «Que du sabbat on fasse un mémorial» (Ex 20,8-11; Dt 5,12-15).

---

6. Les incompréhensions des chrétiens vis-à-vis d'Israël résultent souvent de la confusion ou de la séparation du sens historique et du sens spirituel des réalités du salut, comme le montre le fait qu'elles ressemblent souvent aux incompréhensions dont ils sont le sujet de la part des rationalistes. En effet «… l'Église apparaît dans la Bible sous la figure d'Israël… », DE LUBAC H., «Le fondement théologique des missions», dans *Théologie dans l'histoire* t. 2, Paris, DDB, 1990, p. 183-184.

L'épreuve prophétique du Mont Carmel révèle à la fois comment l'élection et l'Alliance mettent Israël à distance des autres peuples par la monolâtrie et comment Israël porte en lui la ressemblance de la nature humaine commune, tentée par l'idolâtrie. «Fais rassembler près de moi tout Israël, sur le mont Carmel, ainsi que les quatre cent cinquante prophètes de Baal…» (1 R 18,19s.). Cette épreuve, et la manière sanglante dont elle s'achève, manifestent que la monolâtrie met chaque membre du Peuple en position de dialogue prophétique avec tous les autres membres du Peuple (Élie), chacun étant responsable de la fidélité du Peuple tout entier (Achab - Jézabel). La monolâtrie fait éprouver à Israël la puissance de YHWH, qui l'a aimé et choisi, et sa propre faiblesse dans l'épreuve, qui lui rappelle sa parenté inamissible avec les Nations; elle met Israël en position de dialogue avec les autres Peuples, dont il croisera la route, mais dont il ne devra pas partager les cultes. Elle atteste et conforte l'unité de l'Alliance avec Dieu et l'unité du Peuple; elle fait espérer l'entrée des Nations dans la bénédiction promise pour elles à Abraham en sa descendance (Gn 12,3). Sans le précepte de la monolâtrie, Israël et les Nations sont en effet dans la confusion et il n'y a pas d'autres échanges religieux dans l'Humanité que l'adoption par le vaincu des dieux du vainqueur. Sur quoi peut s'arc-bouter un culte syncrétiste pour résister à la contrainte religieuse et à la force physique ou culturelle du plus fort et mûrir spirituellement dans l'affirmation de la vérité et de la liberté religieuses? La monolâtrie est pour Israël le chemin d'un approfondissement fondamental de l'intériorité et du dialogue, qui précède de plusieurs siècles l'éveil philosophique de la Grèce antique. La monolâtrie d'Israël est le signe et le gage historique et spirituel d'une vraie communauté avec les Nations et d'une vraie différence avec elles, qui ouvrent une nouvelle étape de l'unification surnaturelle de l'Humanité. La monolâtrie appartient donc pour toujours à la vérité historique et spirituelle du dialogue et de la mission, selon les différents moments de la dispensation divine du salut.

La signification spirituelle de la monolâtrie, loin de disparaître dans la nouvelle Alliance, trouve son accomplissement dans les exigences radicales de Jésus, qui révèle les pensées secrètes des cœurs (Lc 2,35) en appelant ses disciples à tout quitter pour le suivre (Lc 9,57-62), à le préférer à tout et à tous, fût-ce au prix des divisions les plus douloureuses (Lc 12,51-53), afin de les mener à la vérité et à la liberté tout entière et d'inaugurer par sa mort le rassemblement universel des enfants de Dieu (Jn 11,52).

2. De la monolâtrie au monothéisme

Cependant cet accomplissement à la plénitude des temps suppose que la monolâtrie s'affermisse et s'épanouisse en monothéisme. «Si, dans la consigne monolâtrique, le monothéisme est déjà contenu, il n'y était pas aussitôt apparu»[7]. La vérité historique et spirituelle du monothéisme d'Israël ne peut pas se comprendre théologiquement hors de son lien historique et spirituel à la monolâtrie qui le prépare et le vivifie[8]. Le témoignage particulier d'Israël est la condition de l'extension universelle du monothéisme. Comme l'a bien vu Philon d'Alexandrie, la foi d'Israël, qui affirme la transcendance de l'Incréé sur le créé, se distingue du monothéisme rationnel des philosophes grecs, qui démontre la transcendance de l'intelligible sur le sensible; il l'approfondit et peut l'assumer[9].

---

7. DE LUBAC H., «Le fondement théologique des missions» (cité *supra*, n. 6), p. 163.

8. «Le Dieu unique n'est aucunement un thème inconnu dans l'histoire des religions. On peut même dire que la grande majorité des religions le connaissent. Elles savent de ce fait que les dieux ne sont pas la puissance suprême, mais seulement des puissances relatives. Les religions, en général, ont conscience que les 'dieux' ne sont pas 'Dieu'. En même temps, le Dieu unique est souvent, assurément, sans culte ou est, à tout le moins, sans importance sur le plan cultuel, car il est trop éloigné de la vie de l'homme. Et c'est pourquoi la pratique cultuelle s'adresse aux dieux, de telle manière que, dans les religions, et cela pour bien des motifs pratiques, Dieu est souvent presque entièrement occulté par les dieux», RATZINGER J., «Le Christ, la foi et le défi des cultures», dans *Doc. Cath.* 2120 (92, 1995) 706.

9. Cf. DANIÉLOU J., *Philon d'Alexandrie*, Paris, Fayard, 1958, p. 143-144. Pour le judaïsme philosophique du XII[e]-XIII[e] siècle poursuivant la réflexion de Maïmonide, le monothéisme d'Aristote rend possible un «progrès de la conscience morale» des croyants des Nations: cf. HADDAD P., *Le Méiri. Le rabbin catalan de la tolérance*, Perpignan, Éd. Mare nostrum, 2001, p. 101-102. Saint Thomas d'Aquin souligne la différence qu'il y a entre la connaissance philosophique de l'unité de Dieu par les Gentils et la foi d'Israël exprimée dans le culte monolâtrique, qui seule est méritoire, dans son «Commentaire sur l'Épître aux Hébreux» (THOMAS D'AQUIN, *Super Epistolas S. Pauli*, II, éd. R. CAI, Turin/Rome, Marietti, [8]1953, in He 11,6, n° 576-577). Quand il affirme l'unité de Dieu à partir de sa simplicité, de sa perfection et de l'unité du monde, sa démonstration théologique s'appuie sur le *Chema Israël* (Dt 6,4), *S. Th. Ia*, q. 11, a. 3, *sed contra*. On peut encore évoquer les paroles prononcées par E. Husserl à Vienne les 7 et 10 mai 1935: «Des dieux au pluriel, des puissances mythiques de toute nature, sont des objets du monde-ambiant dont la réalité est la même que celle de l'animal ou de l'homme. Dans le concept de Dieu, c'est le singulier qui est essentiel»; «… les dieux nationaux existent sans questions, comme des faits réaux du monde-ambiant», HUSSERL E., «La crise de l'humanité européenne et la philosophie», dans *La crise des sciences européennes et la*

Par la monolâtrie qui lui est prescrite, Israël apparaît et agit comme un Peuple particulier parmi tous les Peuples, surnaturellement particulier. Sa singularité lui confère une mission universelle. Ce qu'on appelle parfois le «particularisme» d'Israël, par comparaison quelque peu anachronique avec l'universalisme catholique, est l'expression de son «universalisme» singulier en attente de l'accomplissement de la dispensation divine du salut. Quand Israël affirme son rôle unique dans l'histoire du salut, il ne se rend pas «témoignage à lui-même»; il atteste la profondeur spirituelle des réalités historiques et le déploiement historique des réalités spirituelles. Israël est, à chacun des moments de son histoire, le témoin véridique d'un universalisme centré que la plénitude des temps n'abolira pas, mais assumera et portera à son point d'incandescence (Jn 10,7; Mt 7,13-14). «… Jusque dans son particularisme national, le peuple élu se présente comme l'anticipation symbolique, comme le sacrement de cette Cité céleste en laquelle l'Église doit s'achever»[10]. La lecture littérale et spirituelle de l'Écriture ancienne, c'est-à-dire sa lecture à la lumière de l'Écriture de la nouvelle Alliance, nous permet de mieux la lire, en lisant en elle la préparation et la figure de ce qui s'est réalisé à la plénitude des temps.

Les Écritures de l'ancienne Alliance montrent en effet que la tension du particulier et de l'universel, qui trouve sa résolution dans le Christ, traverse toute l'histoire d'Israël. La vocation d'Israël n'est particulière que parce qu'elle est universelle. Il en est ainsi depuis la bénédiction d'Abraham; sa généalogie est reliée à celle des fils de Noé, et donc des fils d'Adam (Gn 11,10-26), afin que le récit de sa vocation (Gn 12,1) soit inséré dans le dessein du Dieu créateur et sauveur de toute l'humanité (Gn 1 - 11,9). À l'autre extrémité des Écritures, YHWH, qui a libéré Israël d'Égypte par la main de Moïse, annonce par le prophète qu'il ramènera son Peuple d'exil en se suscitant Cyrus comme Messie, pour se

---

phénoménologie transcendantale, trad. G. GRANEL, Paris, Gallimard, Paris, 1995 ([1]1936), p. 356. 369-370.

10. DE LUBAC H., «Le fondement théologique des missions» (cité *supra*, n. 6), p. 184. «La venue des Mages à Jérusalem pour 'rendre hommage au roi des Juifs' (Mt 2,2) montre qu'ils cherchent en Israël, à la lumière messianique de l'étoile de David, celui qui sera le roi des nations. Leur venue signifie que les païens ne peuvent découvrir Jésus et l'adorer comme Fils de Dieu et Sauveur du monde qu'en se tournant vers les Juifs et en recevant d'eux leur promesse messianique telle qu'elle est contenue dans l'ancien Testament. L'Épiphanie manifeste que 'la plénitude des païens entre dans la famille des patriarches' et acquiert la *Israelita dignitas*», *CEC,* n° 528.

révéler, avec une force inouïe, comme l'unique Seigneur de tous: «Ainsi parle YHWH à son Messie, à Cyrus, que je tiens par sa main droite: … 'C'est moi qui suis YHWH, il n'y en a pas d'autre, moi excepté, nul n'est Dieu' …» (Is 45,1a.4-6)

3. La mission du Serviteur

Aux temps de la nouvelle Alliance (Jr 31,31-34), le prophète annonce que les cœurs seront spirituellement circoncis et purifiés (Ez 36,26-27) par une action divine qui renouvellera au plus intime l'humanité elle-même. C'est pourquoi la mission du Serviteur de YHWH sera non seulement de relever Israël, mais encore d'être la lumière des Nations, pour annoncer au Peuple et par lui aux Nations le salut et le pardon obtenus pour les pécheurs dans la passion et la mort du Juste (Ps 22,23-32; Is 52,13 - 53,1). «C'est trop peu que tu sois pour moi un serviteur en relevant les tribus de Jacob, et en ramenant les rescapés d'Israël; je t'ai destiné à être la lumière des Nations» (Is 49,6). Cette mission salvifique auprès des Nations prépare et figure celle du Christ et de l'Église à laquelle elle est liée historiquement et spirituellement. Elle n'annonce pas la disparition d'Israël au temps de la nouvelle Alliance (Jr 31,35-37; Rm 9-11). La réalité d'Israël est toujours déjà une réalité spirituelle, reliée de l'intérieur à son accomplissement; la réalité spirituelle du salut ne se déploie que dans son lien à l'histoire d'Israël. Pour toujours Israël est le serviteur et le témoin d'une mission particulière inscrite «sans repentance» dans le dynamisme du dessein salvifique universel. Sa mission prend des formes historiques différentes, selon les différents moments de la dispensation du salut et selon la réponse qu'il lui donne et que lui donnent les Nations, mais elle annonce et prépare toujours la mission du Christ et de l'Église, et son déploiement à «la plénitude des temps».

L'accès d'Israël et des Nations au salut est l'entrée dans une réalité à la fois historique et spirituelle. Histoire et Esprit sont unis dans l'histoire sainte d'Israël; ils le sont donc dans l'histoire universelle, dont Israël confesse qu'elle est menée par YHWH. L'histoire des Nations aussi a une «profondeur spirituelle»; pour elles aussi, en lien à l'histoire d'Israël, «les réalités spirituelles apparaissent en devenir». D'ailleurs, «Nations (*Goyim*)» ne signifie pas «idolâtres», mais «non-juifs». Même si les Nations, comme Israël lui-même, séduites par la beauté de la création, peuvent échanger la connaissance du vrai Dieu contre le culte des idoles (Sg 13,1-9; Rm 1,18-23), elles peuvent aussi renoncer aux

idoles et confesser leur foi au Dieu d'Israël (2 R 5,15; Dn 3,95-97). C'est ainsi que «la Bible, qui contient la révélation du salut, contient donc aussi, à sa manière, l'histoire du monde»[11]. Car selon la prophétie d'Isaïe, «les trésors des Nations afflueront vers toi» (Is 60,5), y compris leurs «trésors» spirituels qui sont les fruits les meilleurs de l'histoire des Peuples. Israël n'a pas seulement une mission vis-à-vis des Nations; il est vraiment en dialogue de salut avec elles. Les Nations sont les partenaires de dialogue d'Israël en vue du salut de l'humanité (Is 19,23-25). La Bible l'atteste dans sa lettre même, en particulier dans les livres de sagesse, hospitaliers de l'universel, sur lesquels se clôt le canon de la Bible hébraïque. En retour, l'enrichissement apporté par Israël aux Nations, à l'intérieur de leur propre cheminement historique et spirituel, est une réalité souvent affirmée par les Nations elles-mêmes, dès l'Antiquité.

L'Écriture enseigne donc qu'Israël et les Nations cheminent solidairement vers la vérité spirituelle de l'histoire humaine, à l'intérieur d'un unique dessein divin de salut; elle nous prépare ainsi à comprendre la mission de l'Église. L'Église, préparée et figurée dès la création et dans l'ancienne Alliance, établie par le Messie et manifestée par l'Esprit en la plénitude des temps, dans l'attente de sa consommation dans la gloire[12], est ce Peuple où Israël et les Nations cheminent déjà ensemble vers l'unité de l'humanité. Elle a mission de témoigner de l'œuvre rédemptrice et sanctificatrice du Messie et de l'Esprit de Dieu. Par son dialogue avec ceux d'Israël et des Nations qui ne croient pas au Christ, elle reçoit d'eux, tout au long de l'histoire, bien des trésors du Christ[13]. Par elle, les Nations converties au Christ se joignent déjà à ceux d'Israël qui ont cru en lui (Is 53,1) et entrent avec leur richesse dans la plénitude de l'héritage promis. Par sa mission universelle, l'Église atteste et accroît la récapitulation

11. DE LUBAC H., *Catholicisme* (cité *supra*, n. 2), p. 119.

12. Cf. *LG* n° 2.

13. Le geste du Pape Jean-Paul II au Mur occidental à Jérusalem, confiant en quelque sorte en ce lieu à l'intercession d'Israël sa demande de pardon à Dieu pour l'Église et les chrétiens, a été si bien accueilli parce qu'il exprime de manière très dense cette reconnaissance par l'Église de la richesse spirituelle dont vit Israël. De manière plus discrète, mais tout aussi significative, il faut relever l'appui pris dans «la tradition hébraïque» par la Lettre apostolique *Dies Domini* (31 mai 1998): «Le sabbat est vécu par nos frères juifs selon une spiritualité 'sponsale', comme on le voit, par exemple, dans les textes de *Genesi Rabbah* 10,9 et 11,8… Le chant *Leka dôdi* est aussi de tonalité nuptiale…» (n° 12 note 12); cf. encore la référence explicite aux travaux d'A. Heschel (n° 15).

dans le Christ des richesses spirituelles d'Israël et des Nations. En elle, Israël et les Nations montent déjà ensemble en pèlerinage vers la Jérusalem céleste. «Il arrivera dans l'avenir que la montagne de la Maison de YHWH sera établie au sommet des montagnes et dominera sur les collines. Toutes les Nations y afflueront …» (Is 2,2s.)

Au rythme de l'*histoire* universelle tout entière menée par *l'Esprit* de Dieu, la mission de l'Église atteste que l'humanité tout entière est déjà tendue vers la venue glorieuse du Messie et vers la consommation de toutes choses en Dieu, vers le jour sans couchant où «YHWH sera unique et son Nom unique» (Za 14,9).

4. Le pauvre, figure spirituelle de l'Élu

Il est une autre dimension de la mission d'Israël qui doit être prise en considération pour comprendre la mission de l'Église. L'élection d'Israël s'accompagne d'une conséquence immédiate: sa mise à part de toute l'humanité. Que cette mise à part puisse être entendue de manière négative et orgueilleuse de la part d'Israël, ou être ainsi comprise par les Nations mises en contact avec Israël, ou avec l'Église, cela est bien connu. La Bible l'atteste en chacune des époques de son histoire. Israël et les Nations doivent comprendre que, pour le Dieu de la Bible, élire n'est pas exclure, mais inclure, comme cela est affirmé dès l'élection d'Abram: «En ta descendance, toutes les familles de la Terre seront bénies» (Gn 12,3). En fait, tout au long de son histoire, c'est Israël, un parmi la multitude des «familles de la Terre», qui fera figure d'exclu, même à ses propres yeux pécheurs parfois (1 S 8,20), et qui en vivra le destin difficile devant les hommes (1 M 1,11; Est 3,8-9)[14].

«L'unité du corps mystique, unité surnaturelle, suppose… une première unité naturelle, l'unité du genre humain», écrit Henri de Lubac au début de *Catholicisme*. *L'élection* est en ce sens la réponse paradoxale de Dieu à la brisure introduite dans cette unité par le péché et par toutes les *exclusions* qui en résultent. L'exclusion, en particulier l'exclusion sociale, est donc l'inverse

14. Israël distingue explicitement, par ses prophètes, ce qui relève du jugement de Dieu à son égard, par lequel il rend un témoignage salvifique à la sainteté du Nom divin selon sa mission (Ez 36), de ce en quoi les Nations pèchent, en persécutant injustement le Peuple élu, mais que le Seigneur fait concourir au salut des uns et des autres (Is 52,13 - 53,12).

de l'élection. Elle en a les mêmes effets. L'Exclu est la figure spirituelle de l'Élu. L'élection historique d'Israël le rapproche ainsi de l'universalité des plus pauvres, de tous ceux qui sont laissés à leur abandon; elle révèle la signification de l'exclusion sociale et commence à la guérir en montrant de quel côté Dieu se situe. Par l'élection d'un Peuple, Dieu prend sur lui en quelque sorte l'exclusion d'Israël par les Nations et révèle que l'exclusion de l'homme est en fait une exclusion de Dieu. Comme l'élection d'Israël, l'exclusion universelle des Pauvres est au cœur du drame du salut. C'est ce qu'exprime la Loi en fondant le droit des Pauvres en Israël dans le respect de la transcendance de Dieu.

> Car c'est YHWH qui est votre Dieu, qui est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, puissant et redoutable, l'impartial et l'incorruptible, qui rend justice à l'orphelin et à la veuve, et qui aime l'émigré en lui donnant du pain et un manteau (Dt 10,17-18).

La prophétie du pèlerinage eschatologique des Nations à Jérusalem doit donc être complétée par cette autre perspective eschatologique de l'Écriture qu'est le Jugement, où Dieu rétablit le Droit de l'exclu en établissant son Règne. Le pauvre Lazare de l'Évangile n'a pas d'autre motif d'être accueilli dans le sein d'Abraham que d'avoir été exclu de toute relation, en dépit de la Loi et des Prophètes, par le riche à la porte duquel il se tenait (Lc 16,19-31). Dans le dialogue du salut, les pauvres évangélisent par ce qu'ils sont. Ils sont les missionnaires de la charité; «le Royaume de Dieu est à eux» (Lc 5,20)[15]. C'est pourquoi au jour du Jugement des Nations, le Fils de l'homme glorieux révélera à ceux qui ne le connaissent pas, qu'ils l'ont rencontré en tous ces petits qu'ils ont ou servis ou ignorés dans leur misère (Mt 25,31-46).

III. – L'annonce de la résurrection du Serviteur de Dieu à toute la création et le dialogue du salut

Jésus, «le roi des Juifs» (Lc 23,38), «l'Élu» en personne (Lc 9,35), a vécu la grâce et les conséquences de l'élection jusqu'à l'extrême pauvreté et l'abandon de la Croix (Lc 23,35) pour le salut de tout

15. «L'exclu» peut être un «mauvais riche», Lévi ou Zachée, appelé par grâce à la conversion parce que «lui aussi est un fils d'Abraham» (Lc 5,27-32; 15,1-2; 19,9).

homme. Il a été identifié jusqu'à la mort avec l'Exclu. C'est pourquoi sa résurrection et ses apparitions inaugurent une nouvelle et définitive étape du dessein de salut universel.

Les écrits du Nouveau Testament, tant les Évangiles que les autres écrits des Apôtres, parlent abondamment de la mission et en développent une riche doctrine. Celle-ci confirme et déploie la doctrine de l'Ancien Testament lu, dans la foi, selon son sens littéral et spirituel. Toutefois, elle expose le même enseignement non plus sur le mode de la promesse, mais sur celui de l'accomplissement et de sa manifestation. Elle se centre non plus sur l'œuvre et la mission du Messie, mais sur sa personne (Mt 11,25-30). Jésus-Christ, «issu selon la chair de la lignée de David, établi selon l'Esprit Saint, Fils de Dieu avec puissance» (Rm 1,3-4), «plein de grâce et de vérité», est le seul dont le nom sous le Ciel soit capable de donner le salut (Ac 4,12). L'Église proclame son avènement, célèbre sa victoire et attend sa venue en gloire. Sa mission est d'abord la communication du mystère du Christ en personne, Premier-né de toute créature, Premier-né d'entre les morts.

> Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie… nous vous l'annonçons à vous aussi, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous (1 Jn 1,1.3).

1. Mission et proclamation de l'Évangile du Christ

L'annonce missionnaire est la conséquence de la plénitude des temps et l'annonce de la plénitude des temps. «Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre…» (Mt 28,16s.).

La mission est indissociable des récits évangéliques, selon la lettre même des évangiles, parce qu'elle inaugure, en l'annonçant, l'achèvement du récit du salut et l'accomplissement du dessein de Dieu dont ils sont les témoins[16]. En retour la mémoire et l'annonce des récits évangéliques est indissociable de la mission de l'Église. Pas plus que pour toute autre réalité du salut, l'Église ne

16. La lettre des quatre évangiles, en incluant le récit de la première annonce pascale, c'est-à-dire par la mise en abîme de l'«annonce » qu'elle est en train de réaliser, contribue à faire entrer son lecteur dans l'acte spirituel de l'annonce; cf. SONNET J.-P., «La parole consacrée. Théorie des actes de langage, linguistique de l'énonciation et parole de foi», dans Bibl. des Cahiers de l'Inst. de linguistique de Louvain, 25, Louvain-La-Neuve, Cabay, 1984, p. 124-129.

peut séparer dans le Christ Jésus, avant comme après la résurrection, ce qui est historique de ce qui est spirituel, même si elle doit les distinguer. On ne peut séparer dans le mystère du salut communiqué par le Christ exalté, la grâce de sa présence et de ses actes posés une fois pour toutes dans le cours du temps, de l'accomplissement des prophéties anciennes, menées en lui à leur achèvement, ni de l'attente de la plénitude du Royaume du Père, inaugurée par son entrée dans la gloire. C'est parce que le mystère du salut est historique et spirituel que nous proclamons aujourd'hui la lettre de l'Évangile, non par nostalgie. Ce que le Sauveur, ressuscité et exalté dans la gloire, a vécu une fois pour toutes en sa chair mortelle, est la source et la règle du don de la grâce salvifique à tous les hommes[17]. La grâce de sa présence et de ses actes, l'accomplissement des prophéties anciennes et la promesse de la plénitude du Royaume se donnent ensemble en tout ce qu'il est et tout ce qu'il fait pour nous conduire au salut. C'est parce qu'il en est ainsi que Jésus Christ inaugure dès sa vie terrestre l'achèvement de toutes choses et se montre «le Chemin, la Vérité et la Vie» (Jn 14,6). Tout ce que l'Écriture rapporte de lui concourt à nous communiquer la vie en nous transmettant la foi en son Nom (Jn 20,30-31). On ne peut donc ni séparer ni confondre la réalité spirituelle du Christ ressuscité, «le Christ de la foi», et son cheminement historique, «le Jésus de l'histoire», sans ruiner l'économie du salut ni obscurcir le sens de la mission de l'Église. C'est le même Christ, en des étapes différentes de son cheminement historique et spirituel, qui est en personne, tant que dure l'histoire, le mémorial accompli et la figure plénière du salut de tous.

La mission du Christ, comme celle de l'Église, d'Israël ou des Nations, est une réalité à la fois historique et spirituelle. Elle ne se comprend bien qu'ainsi. La mission des «chrétiens» dans l'histoire est une œuvre du Christ en eux et par eux[18]. C'est pourquoi

17. «L'âme du Christ (exalté), qui est au-dessus de toute créature, régit donc toutes choses. 'Ce n'est pas à des anges que Dieu a soumis le monde à venir' (He 2,5). Comme l'explique la Glose: 'le monde est soumis à celui dont nous parlons, le Christ'. C'est pourquoi Dieu n'a remis à aucun autre le gouvernement de la terre; car c'est un seul et même être qui est à la fois Dieu et homme, le Seigneur Jésus Christ», THOMAS D'AQUIN, *S. Th. IIIa*, q. 59, a. 6, ad 3.

18. Le nom de «chrétiens» désigne les disciples de Jésus dans l'histoire (Ac 11,26). En ce sens les disciples de Jésus ne prétendent pas que tous les sauvés seront «chrétiens» dans la vie éternelle. L'entrée dans la vie éternelle suppose un accomplissement de la condition des «chrétiens» eux-mêmes, puisqu'elle est historiquement et spirituellement déterminée: «Dès maintenant nous sommes

on ne peut séparer, mais on doit distinguer, la mission du Christ-Tête de la mission de son Corps, l'Église, par lequel il est pleinement engagé dans l'histoire du salut. C'est le *Christus Totus* qui est le sujet et l'objet de la révélation et de l'œuvre du salut tout au long de l'histoire.

2. L'œuvre du Christ en son Église

Le mystère du salut apporté par le Christ est, tant que dure l'histoire, un événement historique et spirituel, que l'Église déchiffre à la lumière du sens littéral et spirituel de l'Écriture et dont elle est la prophétie et le sacrement. L'Écriture emploie différents langages pour le faire comprendre et il est bon de les écouter tous. Par l'Église missionnaire s'enfante dans le temps le Corps du Christ, né d'Israël et des Nations (a). Par elle, le Ressuscité, Grand Prêtre pour l'éternité, intercède constamment pour les hommes en pèlerinage (b). Aussi le «temps de l'Église» pourrait-il s'appeler avec plus de précision le «temps du Christ», l'histoire de l'établissement de son Règne spirituel jusqu'à sa venue en gloire (1 Co 15,23-27) (c).

a. La mission de l'Église est l'œuvre historique et spirituelle du rassemblement des Juifs et des Nations dans le Christ. Elle est le Mystère de l'enfantement historique de son corps spirituel, en qui Juifs et Païens sont incorporés. «Ce mystère, Dieu ne l'a pas fait connaître aux hommes des générations passées comme il vient de le révéler maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes: les Nations sont admises au même héritage» (Ep 3,5-6). L'Église étend l'œuvre de paix de l'amour du Christ plus fort que la haine (Ep 2,14). Sa mission ne peut donc naître que d'un dialogue de vérité et de charité. Elle est une exigence de l'amour, inscrite dans l'histoire concrète du dessein de Dieu (Lc 21,24), au service du salut de la «plénitude des Nations» et de «tout Israël» (Rm 11,15.25-26)[19].

---

enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté » (1 Jn 3,2 et la suite). Réciproquement, le nom de «chrétiens» ne peut pas être introduit sans dommage pour la théologie dans le concept anhistorique de «chrétiens anonymes». La voie traditionnelle de la réflexion théologique sur la foi de ceux qui ne connaissent pas Jésus est celle de la «foi implicite»; cette voie invite à pratiquer une lecture littérale et spirituelle de l'Écriture.

19. «En vertu de quelle assurance, en vertu de quelle conviction ne présentons-nous même pas le Christ à ceux qui ne l'ont pas? N'est-ce point injustice de notre part de retenir ainsi la vérité de Dieu? (Rm 1,18). Et pourtant, il faut bien que s'accomplisse un jour la plénitude des Nations. Attendons-nous que la foi leur tombe du ciel?…», SAINT BERNARD, *De la considération*, l. 3, n^{os} 3 et 4;

b. La mission de l'Église se réalise par le dialogue du salut qu'est la prière. La prière de l'Église est tout entière sacerdotale et sacramentelle, puisqu'elle est une participation historique et spirituelle à l'œuvre d'intercession et d'offrande du Christ, Grand Prêtre pour l'éternité. «Puisqu'il demeure pour l'éternité, il possède un sacerdoce qui ne passe pas» (He 7,24-25)[20]. Par son mystère pascal, le Fils de Dieu est devenu le principe éternel du salut et de la sanctification des croyants: «par une offrande unique, en effet, il a mené pour toujours à l'accomplissement ceux qu'il sanctifie» (He 10,14). La prière de l'Église, et particulièrement la célébration et l'adoration eucharistiques, est profondément missionnaire[21], parce que la mission de l'Église est d'annoncer et de célébrer l'accomplissement du dessein du salut dans le Christ, dont les sacrements sont le fruit et le gage.

c. L'œuvre missionnaire est encore présentée par l'Écriture comme l'extension de la victoire pascale du Christ sur le péché et sur la mort, et comme l'établissement historique de son Royaume spirituel. «Car il faut qu'il règne 'jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds'» (1 Co 15,25). L'amour désintéressé des Pauvres se révèle ici comme appartenant directement à la mission de l'Église, et en ce sens comme missionnaire, du fait de sa signification historique et spirituelle de signe et de fruit par excellence du Royaume. Le fruit ultime de la mission de l'Église est alors «l'Unique Christ s'aimant lui-même (*Unus Christus amans seipsum*)» et la communion en Dieu «tout en tous».

3. Hors de l'Église, pas de salut?

Il en va des «*missions*» comme de l'Église, dont H. de Lubac dit qu'elles sont essentielles à son être. Les missions «ne sont que le premier moyen par lequel [l'Église] accomplit sa *mission*»; «dans l'activité missionnaire, ce qui est en cause n'est pas seulement

---

cf. DE LUBAC H., «Le fondement théologique des missions» (cité *supra*, n. 6), p. 185 n. 52. La deuxième de ces leçons données aux Facultés catholiques de Lyon en 1941, s'efforce de répondre aux objections que l'on peut faire aujourd'hui «au grand fait des missions». Les objections et leurs réponses n'ont pas toutes vieilli.

20. «Toujours vivant pour intercéder en notre faveur», le Christ «représente» au Père «l'humanité qu'il a assumée pour nous» et «le désir qu'il eut de notre salut»: THOMAS D'AQUIN, «Commentaire sur l'Épître aux Hébreux», in He 7,25, n° 373 (cité *supra*, n. 9).

21. Saint François-Xavier et sainte Thérèse de Lisieux sont ensemble co-patrons de la mission universelle.

l'extension de l'Église, c'est son existence même»[22]. L'élan missionnaire de l'Église est, comme nous l'avons vu, une réalité salutaire historique et spirituelle. Il ne peut se comprendre ni en termes purement historiques, ni en termes purement spirituels. La mission est bien plutôt une réalité spirituelle réellement en devenir, selon les différents temps de l'économie, et une réalité historique qui anticipe réellement son accomplissement spirituel. En interprétant la mission seulement en termes historiques d'extension visible de l'Église, on l'ampute de sa dimension intérieure et l'on instaure des ruptures entre les différents temps du salut. En interprétant la mission seulement en termes spirituels, de salut des âmes, on l'ampute de sa dimension historique et provisoire. Dans un cas comme dans l'autre, mission et dialogue ne peuvent plus s'articuler l'une à l'autre; on est incapable de comprendre la place des religions dans l'unique dessein divin de salut. L'adage «hors de l'Église, point de salut» est alors interprété ou bien dans une perspective rigoriste, ou bien dans une perspective laxiste, mais il ne trouve pas de sens vraiment satisfaisant. Ou bien on exclut du salut ceux qui ne font pas partie de la forme historiquement présente de l'Église; ou bien on identifie déjà l'Humanité présente à l'Église spirituelle de la fin des temps. En reconnaissant que la mission est une réalité historique et spirituelle, on affirme par l'adage «hors de l'Église, pas de salut», qu'il ne peut y avoir «pour l'humanité prise en bloc aucun salut hors de l'Église» considérée dans la totalité de son développement historique et spirituel[23].

L'Église prise dans sa totalité historique et spirituelle est «l'Église du Christ», dont *Lumen Gentium* n° 8 nous dit qu'elle «subsiste» *hic et nunc* dans l'Église catholique romaine. Le «*subsistit in*» permet donc non seulement d'affirmer que des éléments constitutifs de l'ecclésialité demeurent dans d'autres Églises et communautés ecclésiales, mais encore que l'Église

22. «Pourquoi les missions? Le seul fait qu'une telle question ait à être posée constitue déjà, si l'on y réfléchit, un paradoxe et presque un scandale», DE LUBAC H., «Le fondement théologique des missions» (cité *supra*, n. 6), p. 159, 162 et 179. «Chrétiens, sommes-nous catholiques?», p. 214.

23. DE LUBAC H., *Catholicisme* (cité *supra*, n. 2), p. 175. Il parle en ce sens de «l'interprétation collective » de l'adage, seule capable de sauver ses interprétations partielles et périlleuses. Nous précisons donc simplement, selon la logique même de cet ouvrage, que l'interprétation «collective» dont il s'agit est historique et spirituelle. Pour l'Humanité prise dans sa totalité historique et spirituelle, il n'y a pas de salut hors de l'Église du Christ prise dans sa totalité historique et spirituelle.

catholique romaine, en qui subsiste l'Église du Christ, chemine vers un accomplissement historique et spirituel de son ecclésialité (1 Co 15).

Conclusion: la catholicité en croissance de l'Église

> J'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau: cent quarante quatre mille marqués du sceau, de toutes les tribus des fils d'Israël… Après cela je vis; c'était une foule immense que nul ne pouvait dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples et langues (Ap 7,4s.)

La grandeur de cette vision du rassemblement de la multitude des sauvés dans la contemplation et la louange de Dieu et du Christ, nous invite cependant à nous ouvrir, en guise de conclusion, à une forme très actuelle de la question que nous nous sommes posée sur le lien du dialogue et de la mission: l'ONU est-elle plus universelle que l'Église? Quand la charte de l'ONU proclame être la garantie du respect universel des droits de l'homme, de toutes nations, races, langues, peuples et religions, est-elle plus universelle que l'Église? Doit-on admettre que, pour être universel jusqu'au bout, il faille abandonner les particularités religieuses pour ne se fier qu'à la raison commune? La réponse à cette question suppose que l'on ait compris que la mission de l'Église, et sa catholicité, ont un déploiement historique et spirituel. «L'Église est catholique parce que, se sachant de droit universelle, elle veut le devenir en fait»[24]. La catholicité de l'Église ne se manifeste pas aujourd'hui par une universalité de fait, dont nous comprenons qu'elle demeure à l'horizon de son cheminement historique, mais par une universalité de droit, que nous pouvons mieux comprendre peut-être à la lumière de ce qui précède.

Dès maintenant, l'Église du Christ «subsiste» en elle, au sens fort et précis de ce terme à Vatican II[25]; de même que subsiste en elle «l'unique vraie religion»: «cette unique vraie religion, nous croyons qu'elle subsiste dans l'Église catholique et apostolique à qui le Seigneur Jésus a confié le mandat de la faire connaître à tous les hommes»[26]. Pour bien comprendre le sens de l'expression «vraie religion», il faut la référer non pas à l'opposition

---

24. DE LUBAC H., «Le fondement théologique des missions» (cité *supra*, n. 6), p. 171.
25. *L.G.* n° 8b. Cf. RATZINGER J., «L'ecclésiologie de la constitution conciliaire *Lumen Gentium*», dans *Doc. Cath.* 2223 (97, 2000) 303-312.
26. *Dignitatis Humanae* n° 1.

«faux - vrai», mais au couple traditionnel «figure - vérité», «lettre - esprit»; la «vraie religion» est l'accomplissement de toute religion, parce qu'elle est l'accomplissement de la religion d'Israël. Le concile a choisi le verbe «subsiste» de préférence au verbe «est», à la fois pour affirmer que l'on peut effectivement rencontrer sur terre «l'Église du Christ» et «la vraie religion», et pour rendre compte de ce que bien des éléments de vérité se trouvent en dehors de l'Église catholique romaine et bien des semences du Verbe en dehors du christianisme. La différence entre «subsister» et «être» indique l'espace du devenir historique et spirituel de l'Église, dans l'œcuménisme, comme dans la rencontre d'Israël et des Nations. L'Église devient plus catholique à mesure qu'elle accueille en son sein des Peuples conduits jusqu'au Christ à travers la vérité de leur propre culture et religion, mais aussi à mesure qu'elle accueille, discerne et purifie, dans le dialogue du salut, leurs trésors spirituels. Suscités par le Christ créateur et illuminateur, les trésors spirituels des Nations sont en attente de sa pleine révélation dans la chair, pendant que la parole inspirée des prophètes d'Israël l'espère et la prépare[27]. Ils sont donc ouverts de l'intérieur d'eux-mêmes à l'universel centré de la foi de l'Église[28]. C'est pourquoi le dialogue appartient à la mission de l'Église. Les trésors spirituels d'Israël et ceux des Nations ne sont pas extérieurs à sa catholicité; ils la manifestent et la fortifient au long de l'histoire. «'L'Écriture ne sera pleinement comprise', me disait un jour un jeune Chinois au lendemain de son baptême, 'que lorsqu'elle aura été traduite, lue, méditée, dans toutes les langues de la terre'»[29].

C'est ainsi que l'Église devient dans l'histoire ce qu'elle est depuis la Pentecôte, celle qui, parlant toutes les langues, peut faire entrer en toutes les cultures la foi au Christ, qui les suscite,

---

27. THOMAS D'AQUIN, «Commentaire sur l'Épître aux Hébreux», in He 1,1 ; 11,6 n° 15* et 576-577 (cité *supra*, n. 9). La foi implicite des Nations et d'Israël au Christ n'a pas le même rapport au Verbe ni à son incarnation.

28. «L'inculturation de la foi chrétienne dans d'autres cultures… ne peut avoir de sens que si la foi chrétienne et l'autre religion, avec la culture dont elle vit, ne sont pas totalement différentes l'une de l'autre… L'inculturation présuppose donc l'universalité potentielle de chaque culture», RATZINGER J., «Le Christ, la foi et le défi des cultures» (cité *supra*, n. 8), p. 699. Il peut être utile de méditer en ce point la réflexion du Père Teilhard de Chardin, telle qu'elle s'exprime dans l'adage: l'«union différencie», TEILHARD DE CHARDIN P., *Le phénomène humain*, dans *Œuvres complètes* 1, Paris, Seuil, 1955, p. 291.

29. DE LUBAC H., «Le fondement théologique des missions» (cité *supra*, n. 6), p. 197.

les sauve et les récapitulera toutes. Les sommets spirituels, individuels et collectifs, atteints partout dans l'histoire des religions, attestent un verbe intérieur et un élan de l'esprit, qui peuvent être trahis et déviés par leurs expressions culturelles, mais qui sont au plus profond d'eux-mêmes un don du Créateur, une œuvre de la lumière du Christ et un fruit de la charité de l'Esprit Saint. Ils doivent être discernés et recueillis par l'Église, pour que sa mission soit bien celle du Christ, Principe et fin des œuvres de Dieu, pour qu'elle s'articule au dialogue, le suppose et le promeuve.

F-75004 Paris
8, rue Massillon

Antoine GUGGENHEIM
Studium Notre Dame
École Cathédrale

Sommaire. — Dans le contexte des recherches théologiques actuelles sur l'articulation de la mission et du dialogue interreligieux dans la vie de l'Église et du monde, on montre que les problèmes souvent rencontrés et les solutions proposées reçoivent une nouvelle lumière d'une lecture de l'Écriture comme mémorial historique et spirituel du dessein de salut universel de Dieu (H. de Lubac). La relation d'Israël et des Nations éclaire alors en profondeur celle du Christ, de l'Église et de l'humanité religieuse ou sécularisée.

Summary. — A reading of Scripture considered as a literal and spiritual memorial of God's universal salvific will throws a light on the relationship between Christian mission and inter-religious dialogue. In other words: the relationship between Israel and the Nations throws a light on the relationship between Christ, Church and humankind.